

DES JARDINS ET DES HOMMES

ESSAI

GILLES CLÉMENT, MICHAEL LONSDALE, JEAN-MARIE PELT, PATRICK SCHEYDER

Une promenade bucolique et philosophique en compagnie de quatre compères rêveurs.

TT

Prenez un comédien (Michael Lonsdale), un pianiste (Patrick Scheyder), un paysagiste (Gilles Clément), un botaniste (Jean-Marie Pelt). Ces quatre-là se sont connus, reconnus, ont travaillé ensemble – autour d'un festival créé par Patrick Scheyder, «Musiques aux jardins». De leur rencontre est aussi né un petit livre lumineux, recueil de leurs déambulations sensibles et éclectiques à travers les mille et un visages du jardin – et des jardiniers. Il y a le jardin originel, celui de l'enfance de Jean-Marie Pelt («suspendu, comme à Babylone»), où son goût pour la botanique s'est éveillé et qui lui a appris la fascinante intelligence biologique. Il y a le «paradis» intérieur de Michael Lonsdale, jardin des villes ou des campagnes qui «met en accord avec l'univers», nourrit et éveille les sens. Celui, aussi, qui remet l'homme à sa juste place et lui permet de «se reconnaître pleinement terrien» parmi les autres – car «là où souffre le végétal souffre l'homme», rappelle Patrick Scheyder. Et si jardin signifie étymologiquement «enclos», alors la planète est un jardin, écrit Gilles Clément. Sur Terre, nous sommes soumis à la finitude de l'enclos : «Considérer la planète comme jardin, concevoir le jardin planétaire relève de l'écologie humaniste.»

Et c'est, aussi, considérer tous les hommes comme responsables tant le moindre geste accompli chaque jour «a une incidence sur ce qui se passe à côté, ailleurs et à l'autre bout du monde».

– Weronika Zarachowicz

| Ed. Bayard, 152 p., 14,90€.

«Paradis» intérieur pour l'un, le jardin permet de «se reconnaître pleinement terrien» pour un autre...



JE ME SOUVIENS DE L'IMPERMÉABLE ROUGE QUE JE PORTAIS L'ÉTÉ DE MES VINGT ANS

RÉCIT

LYDIA FLEM

TT

Ne nous y trompons pas, été comme hiver, l'habit fait le moine... C'est ce que révèle avec malice Lydia Flem. Inspiré par Georges Perec, son récit se compose de quatre cent soixante-dix-neuf fragments sensuels qui tissent une réflexion profonde sur nos vêtements. Sons et sens n'y font plus qu'un. Des pieds à la tête : capeline, canotier, babouches ou derbys, en passant par les poches, kangourou, gousset, passepoilée, autant de mots fascinants, étoffe qui enveloppe notre

corps tout entier : froufrou, guipure, gros-grain. Mais pour qui s'habille-t-on : soi ou les autres ?

«Je me souviens que Roland Barthes dans son *Système de la mode* rappelle qu'il existe une langue du vêtement. La mode est d'abord un récit.» Ecrivain, psychanalyste et photographe, née en 1952 à Bruxelles, Lydia Flem, qui a consacré des essais à Freud et Casanova, aime à écrire sur des événements cardinaux, la maladie (*La Reine Alice*), la mort des parents (*Comment j'ai vidé la maison de mes parents*), le départ des enfants (*Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils*). Ici, c'est le vêtement qui porte l'empreinte de la vie. En ce domaine, les gestes les plus quotidiens en disent long : la difficulté qu'il y a à nouer ses lacets quand on

Via Appia

Récit

Jacques de Saint Victor

De Rome au sud de l'Italie, une flânerie historique et gastronomique peuplée de rencontres cocasses.

TT

C'est d'abord un projet : plonger vers le sud de l'Italie par la via Appia. Puis, c'est un pari : faire le voyage à pied. Il s'est finalement effectué en Fiat, et il est devenu un livre. De Rome jusqu'au talon de la Botte, Jacques de Saint Victor vagabonde, s'arrêtant selon son bon vouloir, revisitant au passage l'histoire de l'Italie – celle de sa littérature et, accessoirement, de sa cuisine. Le lecteur, embarqué dans une tribulation gourmande et intellectuelle, sourit souvent, s'agace des ravages du berlusconisme, remonte au temps des Romains et à celui de Mussolini. L'Italie qu'il parcourt est resplendissante ou pauvre, peuplée de parvenus comme de travailleurs exploités. Les discussions avec les hôtes semblent sorties d'un film d'Ettore Scola : on s'engueule sur la politique, mais surtout, on rit. De nombreux auteurs l'accompagnent dans ses pérégrinations : Stendhal, Andersen, Laoclos, Strabon ou saint Augustin... Dans ce récit, Jacques de Saint Victor avoue n'aimer ni le jazz ni le rugby – c'est bien un des seuls points de désaccord que l'on pourrait avoir avec lui, mais, comme on dit en Italie : *nessuno e perfetto*.

– Gilles Heuré

| Ed. des Equateurs, 320 p., 21€.

est petit, l'attente d'un compliment lorsqu'on porte un nouveau vêtement, ou la drôle d'impression consistant à retrouver longtemps après des objets oubliés dans ses poches... Lydia Flem explore très librement les plis de nos habits : sociologiques (de la «tyrannie du corset» à l'«impératif d'être mince»), linguistiques (faire du lèche-vitrine ou être fagoté à l'as de pique), cinématographiques (les robes de Peau d'âne, couleurs du Temps, de Lune, du Soleil), littéraires (Barbey d'Aureville traitant les femmes qui écrivent de «Bassebleus»), intimes («Je me souviens que j'ai longtemps dormi nue»). «Nos habits nous habillent, mais c'est nous qui les habitons.» – Juliette Cerf

| Ed. Seuil, coll. La Librairie du XXI^e siècle, 258 p., 17€.